

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 41

Artikel: [Nouvelles diverse]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181977>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vons pas encore de renseignements officiels à ce sujet.

Alex. M.

A propos des malheureux blessés de la dernière guerre, Argus raconte, dans la *Semaine des Familles*, une piquante anecdote :

Le maréchal de Rantzau, l'un des plus vaillants hommes de guerre du dix-huitième siècle, avait perdu sur divers champs de bataille un œil, un bras et une jambe. Il voyageait un jour sans être connu et arriva le soir à une auberge, où ses gens commandèrent son souper.

Peu de moments après, une jeune et jolie dame descendit dans la même hôtellerie, et, ne se souciant pas de souper seule à une table commune, elle demanda à la maîtresse de la maison s'il n'y avait pas dans son auberge quelqu'un de bonne compagnie avec qui elle pût prendre son repas.

L'hôtesse lui répondit qu'il y avait un respectable vieillard qui se disposait à souper seul dans une salle voisine ; la dame exprima le désir d'être sa commensale : le maréchal y consentit, et l'on se disposa à se mettre à table.

Cependant, le vieux soldat ajouta que « madame trouverait peut-être extraordinaire qu'il mit une condition à la faveur d'avoir une convive aussi aimable ; » mais que son grand âge lui servirait d'excuse. Cette condition était qu'il lui fût permis de se mettre à son aise et de prendre sa robe de chambre et son bonnet de nuit ; il avait l'habitude de souper dans cette toilette commode.

La dame consentit, et le maréchal, ayant mis son habit, appela son valet de chambre : il lui remit son œil de verre, qu'il sortit de son orbite au grand étonnement de la spectatrice. Le valet de chambre revint : le maréchal lui présenta son bras, que le domestique tira et qui resta dans sa main, et puis, même cérémonie pour la jambe, qui fut enlevée de la même manière.

La dame ne savait que penser, lorsque M. de Rantzau appela son valet et porta la main à sa tête. Pour le coup, elle crut qu'il allait la remettre à ce domestique comme les autres membres. Elle se sauva en jetant des cris terribles et en disant qu'on l'avait mise avec le diable ! Rien ne put la calmer ni la ramener à table. Le lendemain seulement, quand M. de Rantzau eut repris tous ses membres et fut venu lui-même lui faire des excuses spirituelles, elle consentit à se rassurer et à rire de sa peur.

Ce que pond une poule. — Une poule peut, en moyenne, pondre dans son existence 600 œufs ; 20 dans sa première année, 110 dans la seconde, 135 dans la troisième et 115 dans sa quatrième année ; ensuite sa productivité diminue dans la proportion de 20 à 30 œufs par année ; elle n'en pond guère qu'une dizaine dans sa neuvième année.

Il faut donc conseiller aux éleveurs de tuer leurs poules quand elles ont atteint cinq ans, à moins qu'elles ne soient d'une espèce rare.

Pauvres démocrates, qu'allons-nous devenir ! ... Un journal de médecine, qui nous tombe sous la main, nous apprend que M. E. Decaisne vient de communiquer à l'Académie des sciences un travail sur le suicide, qui a été entendu avec beaucoup d'intérêt. Parmi les causes du suicide, il en est une sur laquelle ce savant appelle tout particulièrement l'attention, c'est l'influence des passions politiques et de l'esprit démocratique nouveau. »

Hélas ! fallait-il encore un pareil épouvantail à tant de gens qui n'ont déjà que trop de dispositions à désertir le camp des idées nouvelles.

Les beaux jours des vacances étaient passés pour les collégiens. Ils allaient reprendre dans deux jours le collier de misère. Aussi qu'étaient de mines refrognées ! Le petit V. était fort triste.

— Fais-toi donc une raison ! lui dit son père.

— Je m'ennuie exprès, répondit le gamin.

— Et pour quel motif ?

— C'est afin que le temps me semble plus long jusqu'à la rentrée.

Un paysan cueillait des champignons, en pleine campagne.

— Prenez bien garde, dit quelqu'un en passant, de ne pas cueillir des champignons empoisonnés !

— Oh ! ça ne fait rien, répondit l'homme des champs, ce n'est pas pour manger, c'est pour vendre.

La *Gazette de Metz* publie un bilan des événements de 1870 qui fait frémir. D'après cette feuille, la dernière guerre aurait fait, rien que parmi les soldats et sous-officiers allemands, 46,660 invalides ; sur ce nombre :

40,488 sont complètement invalides ;

2,242 ne sont, en quelque sorte, que demi-invalides ;

196 hommes sont privés de deux membres ;

4,149 ont perdu un membre ;

413 ne pourront faire aucun travail ;

30,453 ne pourront travailler que très difficilement ;

Enfin, 3,342 pourront encore travailler.

Un mot de M. Littré :

Mlle de X..., un jeune bas-bleu, complimentait l'auteur du *Dictionnaire français* de n'avoir pas inséré certains vilains mots qui sont la honte de la langue française.

— Eh ! quoi, mademoiselle, dit M. Littré, vous les avez donc cherchés ?

On lit dans un journal cette plaisante naïveté :

« Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M..., l'illustre éleveur dont les bêtes à cornes ont été médaillées tant de fois, vient d'être décoré à son tour. »

Troyon, le célèbre peintre d'animaux, aimait à rire.

Un jour, dit la *Gazette de Paris*, il partait pour Enghien.

Un gros bourgeois monte dans son wagon, s'installe, salue et entame la conversation.

— Ma foi, monsieur, quand on voyage, on est bien aise de savoir avec qui on se trouve. Je suis dans les alcools, j'arrange les cognacs, je tripote les trois-six ; en un mot, je fais de l'esprit.

— Et moi, répond Troyon, je fais la bête.

Geneviève.

V.

Cette nuit-là, l'ange de la vie et l'ange de la mort se partagèrent l'empire de cette maison. Le lendemain matin, on trouva le seigneur dans son lit, mort d'apoplexie.

Personne ne s'expliquait pourquoi Geneviève trépignait comme une folle autour du cercueil de son père, et pourquoi elle ne voulait pas se laisser calmer. Elle, toujours si intelligente et si réfléchie, ne voulait maintenant plus entendre raison.

Le bien seigneurial fut alors acheté par un baron, et les paysans lui payèrent toutes les anciennes redevances, sans dire le moindre mot.

§ 3.

Geneviève se rendit alors chez son frère Melchior, à Ergenzingen ; personne ne la suivait que Sultan. Sa sœur Agathe mourut bientôt après la mort du père, et les gens dirent alors que Geneviève devait épouser son beau-frère, mais la chose ne pouvait pas se faire. Brœnner venait toutes les semaines plusieurs fois à Ergenzingen. Il devait avoir trouvé quelque part de l'argent, car il était magnifiquement habillé, aussi se comportait-il envers Geneviève et envers tout le monde avec beaucoup d'assurance, même avec une certaine prétention. Il donnait à entendre qu'on l'appellerait bientôt monsieur le docteur ! Geneviève ne savait pas bien ce qu'il en devait être, cependant elle prenait plaisir à tout ce qu'il le regardait, car elle s'était mise à sa discrétion.

Il y avait chez Melchior un domestique nommé Wendel, un garçon laborieux et robuste, qui était en communauté d'amitié et de haine avec Sultan. Il aimait le chien, parce que le chien détestait Brœnner aussi fort que lui, et aussi parce qu'il était en même temps très attaché à Geneviève. Un jour Brœnner se mit à tutoyer Wendel ; celui-ci, qui n'attendait qu'un prétexte pour le détester, voua dès lors à ce faquin une haine à mort. Cependant, il se laissa envoyer plus de vingt fois chez lui, à la ville, et souvent tard dans la nuit, quand Geneviève lui disait : — Wendel, veux-tu bien avoir la bonté ! Il s'en allait alors, accompagné de Sultan, porter une lettre de Geneviève au docteur. Souvent aussi, après une longue journée de charrie, lorsque Wendel était encore plus fatigué que son cheval, Geneviève n'avait qu'à lui dire une bonne parole, et il attelait de nouveau sa bête pour reconduire Brœnner, à travers la nuit et la tempête. Un samedi soir, Geneviève dit à Wendel dans la cour : — Demain, de grand matin, veux-tu avoir la bonté d'aller à Horb chercher Brœnner ?

— Est-ce donc vrai, demanda Wendel, que vous voulez fiancer l'un à l'autre ?

— Oui.

— Si vous m'en croyiez, vous ne le feriez pas, il y a assez de braves paysans.

Geneviève répondit : — Tu ne peux donc pas pardonner à Brœnner de t'avoir une fois tutoyé ? Elle voulait insister, mais elle se retint, pour ne pas faire de la peine à Wendel. Cependant, elle se disait intérieurement qu'il était pourtant horrible de voir combien le paysan est bête et têtu ; et là-dessus elle se félicitait de l'idée d'en être bientôt débarrassée. Malgré son opposition, Wendel, bien avant qu'il fit jour, était déjà sur la route, avec sa voiture, pour aller chercher Brœnner.

Geneviève et Brœnner se fiancèrent donc alors publiquement, ce qui en fit dire aux gens de toutes les couleurs ; on

prétendit même en secret que Brœnner avait donné un breuvage mortel au seigneur, parce qu'il ne voulait pas consentir au mariage de sa fille. C'est ainsi que les gens, avec leurs prétentieuses conjectures, vont presque toujours beaucoup trop loin.

Le premier changement auquel il fallut alors que Geneviève se soumit fut bien triste. Brœnner lui envoya un jour une tailleuse de la ville pour lui faire essayer des habits. Geneviève se fit à elle-même l'effet d'une recrue qui ne peut plus disposer de sa personne, et qui est obligée d'endosser l'uniforme parce qu'elle a eu le sort. Elle se prêta à tout sans dire le mot. Le dimanche suivant, quand il fallut mettre les habits neufs, Geneviève se mit à pleurer dans la chambre, auprès de la tailleuse, en prenant douloureusement congé de ceux qu'elle quittait. Il lui semblait qu'elle disait par-là même adieu à toute la vie qu'elle avait menée jusque-là. Elle regardait avec douleur sa belle robe de droguet ; c'était sa mère qui la lui avait donnée pour sa confirmation ; c'est avec cette robe qu'elle était allée la première fois à la sainte communion, et sa mère lui avait dit qu'un jour ce serait aussi avec cette robe-là qu'elle irait se marier. Le principal désagrément des habits de ville, désagrément qui indique bien déjà toute la vie des riches, c'est qu'on ne peut pas les mettre seul et sans le secours de quelqu'un. Geneviève frissonnait toujours en voyant la couturière tournailler ainsi autour d'elle. Ses cheveux, bien tressés, furent retenus par un peigne, et quand enfin Geneviève put se regarder dans le miroir, elle ne put s'empêcher de rire, et de se faire à elle-même poliment la révérence.

Brœnner fut enchanté quand Geneviève entra timidement dans la chambre ; il prétendit qu'elle était dix fois plus belle. Mais quand Geneviève lui dit que les robes de ville n'étaient pourtant rien du tout, et qu'une seule robe de paysanne valait mieux et coûtait bien plus que six de la ville, comme celle qu'elle avait mise, Brœnner fronça le sourcil, et répondit que c'était là un sot propos de paysan. Geneviève se mordit les lèvres, et ses yeux se remplirent de larmes ; elle sortit pour pleurer.

Geneviève ne quittait presque pas la maison, tant elle se gênait d'être ainsi *masquée*, il lui semblait que chacun devait la regarder. Il n'y avait qu'une seule fille dans le village, laquelle avait été élevée chez la vieille Ursule, qui portait aussi des habits de ville, et l'on ne savait pas au juste d'où elle était.

(A suivre.)

La livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Douze ans de finances italiennes, 1860-1872, par M. Hudry-Menos. — II. A travers la Valachie. Scènes de la vie roumaine, par M. Louis Gauthier. (Seconde et dernière partie.) — III. Quelques pages d'histoire contemporaine. — Chrétien-Frédéric de Stockmar, par M. Louis Vulliemin. — IV. Les deux ultramontanismes, par M. Ed. Tallichet. — V. La couronne de Hongrie. Nouvelle posthume et inédite de Mme Bagréff-Spéranski. — VI. Chronique italienne : — La chronique en villégiature. — M. Thiers et Victor-Emmanuel. — Les paolotti et les francs-maçons. — M. Antonio Scialoja, ministre de l'instruction publique. — M. Settembrini et son histoire littéraire. — M. Terenzio Mamiani, et les études philosophiques. — Un congrès de savants à Rome ! — Un philosophe messinois : M. Cattara Lettieri. — Le drame du Vésuve. Annonces diverses. — VII. Chronique d'Allemagne : — Encore les trois empereurs ! — Czar et czarévitch. — Opinion générale sur l'entrevue. — L'agiotage et les lanceurs d'affaires. — Budget d'un ouvrier berlinois. — Dr Kalisch, l'humoriste. — Le théâtre. — Bodenstedt. — Victor Hugo et la critique allemande. — Les congrès. — VIII. Chronique politique.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELSILE.